de leur rançon. Lorsqu'on en vint à jurer l'observation de la trêve, le roi promit d'en remplir les conditions; mais il refusa de prononcer la formule et de prêter le serment qu'on lui demandait; le patriarche de Jérusalem et les évêques le suppliaient de jurer, les musulmans le menaçaient de leur glaive s'il ne jurait pas; Louis résista aux prières comme aux menaces, et ne prêta point le serment qu'on exigeait de lui.

De part et d'autre on ne s'occupa plus que de l'exécution des traités. Les galères qui portaient les prisonniers descendirent le Nil, tandis que l'armée musulmane s'avançait par terre. Les chrétiens restés dans Damiette livrèrent la place aux émirs; l'armée égyptienne entra dans la ville en tumulte; les malades qui n'avaient pu être transportés furent massacrés; tout ce qui appartenait aux Francs fut livré au pillage. L'ivresse de la licence et du désordre porta l'esprit des mameluks aux plus cruels excès, et leur donna l'horrible pensée d'exterminer tous les chrétiens. Les émirs, entraînés par les passions de la multitude, firent remonter les galères, et délibérèrent entre eux pour savoir ce qu'ils feraient des prisonniers. Les uns étaient d'avis qu'on n'épargnât point le roi des Francs et ses compagnons. « La mort, disaient-ils, devait être le prix de ceux qui avaient apporté la mort, et leurs ossements devaient blanchir dans les plaines qu'ils avaient ravagées. » Après une longue délibération, la terrible sentence des captifs allait être prononcée, lorsqu'un émir fit observer que les *morts ne payoient point de rançon;* le glaive exterminateur s'arrêta devant cette pensée, et la crainte de perdre quatre cent mille besants d'or sauva le monarque et ses barons. L'ordre fut donné de ramener les galères vers Damiette; les mameluks prirent tout à coup des sentiments plus pacifiques; après avoir payé la somme promise par les traités, Louis IX quitta le Nil, et débarqua le 14 mai à Ptolémaïs avec sa famille et les tristes débris de son armée.

CHAPITRE XXXII

DOULEUR DE L'OCCIDENT EN APPRENANT LES MALHEURS DE LOUIS IX EN ÉGYPTE — SÉJOUR DU ROI DANS LA PALESTINE — NÉGOCIATIONS AVEC LES MAMELUKS DU CAIRE — RETOUR DE LOUIS EN FRANCE — FIN DE LA CROISADE

(DE 1250 A 1253)

Dans tout l'Occident on croyait l'Égypte conquise par les croisés; en France, les premiers qui parlèrent de la captivité du roi et de son armée furent conduits en prison et mis à mort; lorsqu'on eut reconnu la vérité, tout le monde se livra au désespoir; le père des fidèles adressa des lettres pleines d'affliction aux princes et aux évêques de la chrétienté. « O régions trompeuses de l'Orient, s'écriait le pontife, ô Égypte, terre de ténèbres, n'avais-tu donc promis, dès le commencement de la guerre, des jours si radieux que pour nous plonger tous dans l'obscurité, et pour rester toi-même dans la nuit profonde où tu es ensevelie! » Innocent écrivit à la reine Blanche pour la consoler, à Louis IX pour le soutenir dans ses revers. Le successeur de Pierre, dans ses lettres, conjurait le Seigneur d'*expliquer le mystère de son courroux, pour que les fidèles ne fussent pas scandalisés.* Matthieu Pâris nous apprend que dans quelques villes d'Italie les gémissements du peuple ressemblaient à des blasphèmes, et que la foi de plusieurs commença à chanceler. Les chevaliers et les barons anglais ne pouvaient pardonner à Henri III de les avoir retenus dans leurs foyers, tandis que leurs frères de la croix avaient souffert tant de calamités sur les

bords du Nil; Frédéric envoya en Orient une ambassade pour solliciter auprès du sultan d'Égypte la délivrance du roi de France et de ses compagnons d'infortune. L'Espagne elle-même, en guerre avec les Sarrasins, ne vit plus que les malheurs des chrétiens au delà des mers, et le roi de Castille jura d'aller venger la cause du Christ en Orient.

Lorsque Louis IX fut arrivé en Palestine, son premier soin fut d'envoyer des ambassadeurs au Caire pour payer ce qu'il devait aux émirs, et pour réclamer la liberté des soldats de la croix qui gémissaient encore dans les fers des infidèles. A leur retour, les ambassadeurs ne ramenèrent que quatre cents prisonniers, et racontèrent, les larmes aux yeux, comment chaque jour les émirs et le peuple égyptiens faisaient mourir les barons et les chevaliers de la croix *en diverses manières de tourments*. Tandis que Louis portait ainsi toutes ses pensées sur les tristes compagnons de sa captivité, il reçut une lettre de la reine Blanche qui l'exhortait à quitter l'Orient. Il eut un moment le projet de revenir dans son royaume; mais les chrétiens de la Palestine le suppliaient de ne pas les abandonner; s'il revenait en Europe, quel moyen de salut, quelle espérance restait à la terre sainte et au peuple de Jésus-Christ? Quelle puissance délivrerait les guerriers de la croix que les mameluks retenaient encore dans les fers? Le roi voulut consulter ses deux frères et les seigneurs qu'il avait avec lui; la plupart des barons avaient des parents ou des amis parmi les prisonniers restés en Égypte; mais l'envie de repasser la mer et de revoir leurs châteaux, si longtemps abandonnés, faisait taire en eux toute compassion. Ils représentèrent à Louis IX qu'il n'avait point d'armée, et que l'état de son royaume le rappelait en Europe. Plusieurs exprimèrent leur opinion avec humeur; le sire de Chastenai, Guillaume de Beaumont, maréchal de France, et le bon Joinville, pensaient, au contraire, que le roi ne pouvait sans honte abandonner la croisade. Après une longue délibération, Louis prit la parole et dit à ceux de son conseil : « Si je quitte cette terre pour laquelle l'Europe a fait tant de sacrifices, qui osera y demeurer après moi? Voudrait-on qu'étant venu ici pour défendre le royaume de Jérusalem, on pût me reprocher sa ruine? Je demeure donc pour sauver ce qui nous reste, pour délivrer nos prisonniers, et profiter, s'il se peut, des discordes des Sarrasins. »

Après cette déclaration du roi, dit Joinville, *plusieurs y en eust d'esbahis, et commencèrent à plorer à chaudes larmes*. Les ducs d'Anjou et de Poitiers, un grand nombre de seigneurs, firent les

préparatifs de leur départ. Le roi les chargea d'emporter avec eux une lettre adressée à tout le peuple de France, dans laquelle il racontait les victoires et les revers de l'armée chrétienne, et sollicitait les secours des fidèles pour la terre sainte.

Ce qui devait donner quelque espérance à Louis IX et quelque sécurité aux colonies chrétiennes, c'était la division qui régnait à cette époque parmi les musulmans. Peu de temps après le départ de ses deux frères, le roi reçut une ambassade du sultan d'Alep et de Damas, qui lui proposait de se réunir à lui pour faire la guerre à l'Égypte et pour châtier la rébellion des mameluks. Louis se contenta de répondre qu'il était lié par des traités avec les émirs égyptiens, et que si les traités restaient sans exécution, il réunirait volontiers ses armes à celles du sultan de la Syrie. Dans le même temps il envoya au Caire Jean de Valenciennes, chargé d'offrir aux émirs la paix ou la guerre; ceux-ci s'engagèrent de nouveau à remplir toutes leurs promesses, si le roi de France consentait à devenir leur allié ou leur auxiliaire. Plus de deux cents chevaliers furent aussitôt remis en liberté. Ces tristes victimes de la croisade arrivèrent à Ptolémaïs vers le mois d'octobre (1251): le souvenir de leurs maux passés, leur misère présente, arrachaient à tous les spectateurs des larmes de compassion. Au milieu de ces prisonniers on portait dans un cercueil les ossements de Gauthier de Brienne, comte de Jaffa. Gauthier de Brienne avait été massacré par le peuple du Caire, martyr de sa fidélité à la cause des chrétiens. Après la bataille de Gaza, où il fut fait prisonnier, on le conduisit devant Jaffa, qui était sa ville, et dont les Karismiens faisaient le siège. Là on lui promit sa liberté s'il exhortait les habitants à se rendre; Gauthier, au lieu d'obéir aux infidèles, avait recommandé à ceux qui défendaient la ville de mourir pour le salut du peuple de Dieu; une dure captivité, enfin la mort, avaient été le prix de son généreux dévouement. Louis IX voulut honorer ce modèle du patriotisme chrétien; il accompagna lui-même avec le clergé et tout le peuple de Ptolémaïs les restes de Gauthier de Brienne, qui furent ensevelis dans l'église des chevaliers de Saint-Jean.

L'alliance du monarque français était recherchée par les puissances musulmanes; s'il avait eu quelques troupes, il aurait pu réparer les revers de la croisade; mais l'Orient ne lui fournissait qu'un petit nombre de soldats, et l'Occident ne se disposait point à lui envoyer de secours.

Le roi de Castille, qui avait pris la croix, mourut au moment où

il allait s'embarquer; son successeur dirigea toutes ses forces contre les Sarrasins d'Afrique. Frédéric II mourut alors dans le royaume de Naples; sa mort n'arrêta point la guerre déclarée à la famille impériale de Souabe. Dans l'empire germanique, et même en Italie, les uns prenaient les armes pour Conrad, fils et successeur de Frédéric, les autres pour Guillaume, comte de Hollande, que le pape avait fait élire roi des Romains. La cour de Rome disputait la couronne de Naples à Mainfroi, et le royaume de Sicile était rempli de troubles. Dans plusieurs provinces de France la douleur publique avait éclaté par la révolte des *pastoureaux;* on avait persuadé au peuple des campagnes que Jésus-Christ rejetait de son service les grands de la terre, et qu'il appelait les laboureurs et les bergers; la reine Blanche favorisa d'abord les rassemblements des villageois, croyant qu'ils fourniraient des secours à Louis IX et aux chrétiens d'Orient; mais les pastoureaux, dont l'histoire contemporaine ne fait pas connaître clairement l'esprit et les intentions, se contentèrent de représenter un agneau sur leurs étendards, et ne prirent point la croix. Leurs chefs, qui déclamaient contre le clergé et prêchaient dans les églises, ne parlèrent ni de Jérusalem ni des saints lieux. Le peuple, qu'ils avaient d'abord séduit ou entraîné sous leurs drapeaux, finit par se tourner contre eux, et les extermina en les accusant d'être les complices et les alliés des Sarrasins.

Le chef de l'Église avait exhorté le roi d'Angleterre à traverser les mers; Henri III prêcha lui-même la croisade dans l'abbaye de Westminster. Comme le pape lui avait accordé un décime sur le clergé pendant trois ans, Matthieu Pâris n'attribue sa pieuse détermination qu'à l'envie de se procurer six cent mille livres tournois. L'histoire lui donne un autre motif; Louis IX, dans ses messages, le pressait de venir en Orient, et lui faisait espérer que la Normandie serait peut-être un jour le prix des services qu'il rendrait à la cause de Jésus-Christ. Si nous en croyons l'historien déjà cité, les barons de France furent consultés à ce sujet; mais ils répondirent avec tant de colère et de fierté, qu'Henri III en fut effrayé, et ne songea plus à la croisade.

Louis IX, n'attendant plus rien de la France ni d'aucun peuple de l'Occident, fit des levées en Morée, en Romanie et dans l'île de Chypre. Ces levées, faites à grands frais, n'amenèrent en Palestine que des guerriers dont le dévouement n'était point éprouvé, que des chevaliers qu'une humeur inconstante avait poussés au delà des mers, et dont plusieurs avaient mis leur courage au service des barbares. D'un autre

Statue du sire de Joinville, par M. Bra.